

# HENRY VI

De William Shakespeare

Mise en scène Thomas Jolly

Compagnie La Piccola Familia

Lundi 11 novembre 2013

## Samedi, à minuit, une vague d'émotion submerge le public d'*Henry VI*

On l'a vue venir de loin. À chaque reprise de la pièce, après chaque entracte, les spectateurs manifestent joyeusement, ils encouragent, trépigent. Samedi, de 11 h, le matin, à minuit, la vague de ce public, réclamant toujours plus de jeu, d'émotions et d'histoires, n'a fait qu'enfler dans la grande salle Vilar du TNB, noire de monde. Jusqu'à l'explosion finale : des tonnerres d'applaudissements, des saluts qui n'en finissent plus et un rideau que le public, criant de joie, refuse de voir s'abaisser. Rien de factice dans cette vague submergeant, dans un même élan, spectateurs, comédiens et techniciens. Car, treize heures à vivre ensemble, ça crée des liens. Treize heures sans que le moindre strapontin ne soit déserté.

Impossible de lâcher le fil d'*Henry VI*, cette grande fresque shakespearienne dont on suit les rebondissements avec passion. Comment éviter l'ennui au cours d'un si long voyage ? En pratiquant un théâtre généreux, flamboyant, drôle souvent...

Bref, populaire sans être démagogique, sans toucher aux vers du grand William Shakespeare.

### Maîtrise bluffante

Au-delà de l'énergie incroyable déployée par les 21 comédiens, un brillantissime metteur en scène s'est révélé à beaucoup, ce week-end. Thomas Jolly, à seulement 31 ans, fait preuve d'une maîtrise bluffante. Jouer avec les ombres et la lumière lui suffit pour restituer le fracas d'un champ de bataille. Astucieux, il fait d'un amoncellement de chaises en paille un bûcher plus vrai que nature pour notre Jeanne d'Arc. Malicieux, il invente des pirouettes pour désamorcer, par le rire, les obscures histoires de complots, de conspirations à la cour, épargnant au spectateur le désagrément de s'y noyer.

On n'a pas fini d'entendre parler de ce Thomas Jolly au physique d'adolescent, submergé lui aussi, samedi soir, et ému aux larmes, au moment des saluts. À Avignon, l'été prochain, il touchera au but de son *Henry VI*



La troupe de la *Piccola Familia* a mis le feu aux planches du TNB, treize heures durant.

en y ajoutant le quatrième et dernier épisode. Pour Rennes, rien n'est encore calé. Mais, après le triomphe de ce week-end, on imagine mal cette intégrale de dix-sept heures faire l'impasse sur la scène du TNB.

**Benoit LE BRETON.**

## Jolly, star de Mettre en scène, bientôt d'Avignon

Metteur en scène associé au TNB, Thomas Jolly vient de marquer les esprits avec sa saga *Henry VI*. Le festival d'Avignon lui déroule le tapis rouge en lui réservant son nouveau joyau, la FabricA.

Pour raisons budgétaires, la 17<sup>e</sup> édition du festival Mettre en scène, qui s'achève ce soir avec *Sainte Jeanne des abattoirs*, de Brecht (lire ci-dessous), proposait 22 spectacles au lieu de 27, l'an dernier. La baisse de fréquentation (de 35 000 à 30 000 spectateurs) est donc naturelle.

Au-delà du bilan chiffré, cette édition aura réservé quelques grands moments. En premier lieu, le colossal pari de Thomas Jolly, jeune comédien, metteur en scène de 31 ans, issu de l'école du TNB. Son *Henry VI* de Shakespeare, conçu comme une épopée de 13 heures, a reçu à Rennes un accueil triomphal. « **Thomas Jolly et son équipe se sont montrés à la hauteur de l'événement** », remarque François Le Pillouër, le directeur du Théâtre national de Bretagne.

Que Thomas Jolly accède au festival d'Avignon, en juillet prochain, était déjà dans les tuyaux. Mais, pas sur une scène aussi prestigieuse que celle de la FabricA, le nouvel équipement inauguré l'été dernier dont la scène a les mêmes proportions que celles de la Cour d'honneur. Thomas Jolly, invité à l'origine au gymnase Aubanel, un autre site d'Avignon, change de dimension pour créer l'intégrale d'*Henry VI* (17 heures). « **Le gradin d'Aubanel est moins confortable et le décor de la pièce aurait été trop haut,** » remarque François Le Pillouër. Le TNB, principal producteur de cet *Henry VI*, a donc insisté auprès d'Avignon afin de décrocher la FabricA. Le triomphe rennais lui a évidemment facilité la tâche.

### D'autres satisfactions

La chorégraphe Maud Le Pladec figure parmi les autres satisfactions du festival. Son *Democracy*, pièce pour cinq danseurs et quatre batteurs,



Thomas Jolly, la nouvelle star du théâtre contemporain, jouera à la FabricA, la toute nouvelle salle du festival d'Avignon : des gradins de 700 places et, surtout, une scène immense, aux dimensions de celle de la Cour d'honneur

est promis à un brillant avenir. « **Sa troisième création dans le cadre de Mettre en scène est une vraie réussite,** note François Le Pillouër. **Le spectacle va tourner. Douze villes sont déjà candidates. En France comme à l'étranger.** »

Le *Polices !* de son collègue rennais Rachid Ouramdane a davantage divisé le public. Mais, l'engagement des interprètes, notamment les amateurs, sollicités bien au-delà de la simple figuration, restera un temps fort.

Tout comme l'invasion

inattendu du musée des Beaux-Arts par Philippe Decouflé et sa troupe. « **Quinze interprètes au total, danseurs et musiciens compris. Un investissement très généreux de la part de Decouflé auquel les spectateurs ont bien réagi.** »

### Decouflé, Sivadier, Charmatz en 2014

La *Mademoiselle Julie* de Katie Mitchell, qui réussit l'osmose parfaite entre théâtre et cinéma, en aura épâté plus d'un. Y compris chez les chevronnés comme le metteur en

scène Dominique Pitoiset, directeur du Théâtre national de Bordeaux. « **Cette pièce l'a tellement fasciné qu'il l'a vue deux fois !** »

Sans tout dévoiler de la 18<sup>e</sup> édition de Mettre en scène, François Le Pillouër lâche quelques noms : Boris Charmatz, Jean-François Sivadier, Philippe Decouflé et sa comédie musicale... Juste de quoi saliver en attendant novembre 2014.

Benoît LE BRETON.

**AVIGNON** | Thomas Jolly évoque "Henry VI" de Shakespeare ce soir à la FabricA, en vue du Festival 2014

# « C'est un projet de 18 heures fou, mais le désir est là ! »

Le Festival d'Avignon poursuit ses Rencontres, ce soir, à la FabricA, avec Thomas Jolly.

Thomas Jolly est un jeune acteur et metteur en scène qui s'est lancé le défi avec sa troupe "La piccola familia" de monter l'intégrale d'"Henry VI" de Shakespeare, une incroyable saga poétique et politique qui devrait durer près de 18 heures... Rencontre avec un artiste qui ne manque pas d'audace.

→ **Vous montez "Henry VI", un spectacle au long fleuve que vous avez concocté comment ?**

«J'ai découvert "Henry VI" à l'école du Théâtre national de Bretagne, et déjà je m'éclate sur cette folle histoire, je n'y comprends rien, donc je fais des recherches sur la guerre des deux roses... Plus tard, lors d'un moment de désœuvrement, je me suis remis à lire "Henry VI" et là : "merde j'ai envie de le monter", pourquoi "merde" parce que je sais que c'est un projet immense, complètement fou, mais le désir est là. Je commence par monter 2 actes sous forme de laboratoire, j'appelle ça "les making of d'Henry VI" en clin d'œil au "Looking for Richard" d'Al Pacino. Le 1er cycle fait 8 h 30, je suis ému et rassuré que les gens nous sui-

vent et viennent nombreux, alors je poursuis.»

→ **Que nous réservez-vous pour Avignon ?**

«Le but c'est de tout monter, ce qui a priori n'a jamais été fait en France. Samedi dernier nous avons joué pendant 13 heures, on devrait arriver à 18 heures sur Avignon. Shakespeare avec son théâtre à ciel ouvert où les gens étaient debout, devait capter l'attention. Nous aussi, j'ai placé des entractes comme dans les séries télévisées à des moments clés qui font que l'on est obligé de revenir pour savoir ce qui va se passer.»

→ **Vous êtes passé entre les mains de Stanislas Nordey, quelles traces en gardez-vous ?**

«J'ai fait l'École du TNB parce que c'était Stanislas Nordey. Il m'a permis en tant que directeur pédagogique de mettre en place mes outils d'acteur, de travailler ma singularité. Je ne sais pas ce qui me reste de lui, je l'ai presque adulé puis il m'a fallu tuer le père. Aujourd'hui, c'est un véritable allié, il suit mon travail comme je suis le sien.»

→ **Quelle sera l'esthétique de ce spectacle ?**

«Henry VI me met tout en l'air ! Je ne peux pas maîtriser 18 heures de spectacle mais



Thomas Jolly est un jeune acteur et metteur en scène qui s'est lancé le défi avec sa troupe "La piccola familia" de monter l'intégrale d'"Henry VI" de Shakespeare. photo Guillaume Prié

j'ai mis en place un grand processus à vue et avoué devant les spectateurs. Il y a plus de 200 personnages et nous ne sommes que 21 acteurs, c'est un défi ! C'est un théâtre foisonnant fait avec trois fois rien, un travail collectif parce que je suis un acteur qui fait jouer d'autres acteurs, pas un demiurge.»

→ **Avez-vous des souvenirs du Festival ?**

«Je suis venu pour la première fois il y a 4 ans, une fête du spectacle vivant complètement fascinante. Je ne pouvais pas manquer "Par les villages" de Stanislas Nordey, quelle belle idée de placer là ce long poème. J'ai été également marqué par la trilogie

de Jan Lauwers, "Master and Margerita" de Simon McBurney et l'incroyable "Procès" de Kafka à l'Opéra.»

Sophie BAURET

Rencontre du Festival d'Avignon – Ce soir à 20 h 30 à la FabricA, 11 rue Paul-Achard, Entrée libre sans réservation.

Le 12 novembre 2013

## 13 heures dans les bras de Shakespeare : quelle orgie de théâtre !



Scène de « Henry VI » (Brigitte Enguerand)

Quelle traversée ! Quelle orgie de théâtre ! Quelle audace et quelle générosité ! Le samedi 9 novembre 2013 restera une date dans l'histoire du TNB (théâtre national de Bretagne), dans celle de son festival « Mettre en scène », et dans la vie des spectateurs. Présents depuis le matin dans la grande salle du TNB, ils en sont sortis éblouis, passé minuit, au terme de cet « Henry VI », trois pièces en une de Shakespeare jouées par la compagnie La Piccola Familia dans la mise en scène de son jeune (né en 1982) et très talentueux animateur, Thomas Jolly.

### Un spectacle hors normes

Que tous les programmeurs de spectacles formatés en prennent de la graine :

- une durée peu ordinaire (un spectacle en trois soirées ou en une intégrale de treize heures, entractes compris) ;
- un metteur en scène peu connu ;
- des acteurs dont le nom ne dit le plus souvent pas grand-chose hormis celui de Geoffrey Carey (familier des spectacles de Christoph Marthaler) qui n'est cependant pas une star « bancable » ;
- une pièce au très long cours, « Henry VI » l'une des moins connues et ses moins jouées de Shakespeare.

Bref de quoi faire peur, notion habituellement traduite dans une stupide formule : « Ce n'est pas pour mon public. » Foutaises. Le public est prêt à tout, sa curiosité, son envie sont insatiables. Il est même prêt à rester une journée entière assis dans un fauteuil (et pour ce qui me concerne, un strapontin, tant la salle était pleine) quand la force infinie du théâtre est au rendez-vous.

Ce samedi-là, au soir de l'intégrale qui se sera déroulée dans une ambiance plus proche d'un concert de rock que d'une soirée à la Comédie-Française, le public offrit aux acteurs, à toute l'équipe du spectacle et aux techniciens, une standing ovation massive et immédiate qui semblait devoir durer éternellement jusqu'à ce qu'une énième baisse de rideau ne vienne y mettre fin.

Alors il faut ici remercier ceux qui ont veillé sur cette aventure hors norme. Mona Guichard qui au théâtre de Cherbourg a produit le premier cycle, François le Pillouër, patron du TNB qui a produit le second et sans attendre a fait de Thomas Jolly un artiste associé à son établissement, et enfin Olivier Py, nouveau directeur du festival d'Avignon où sera créé en juillet prochain le troisième cycle, ainsi pourra-t-on voir l'ensemble des trois cycles (près de 17 heures de théâtre !) dans un lieu non encore choisi qui, espérons-le, sera à la mesure de cette aventure démesurée.

### Du théâtre tourné vers le public

Thomas Jolly propose un théâtre qui se veut résolument public. Tourné vers le public. En partage. L'histoire des rois anglais est complexe, une famille ramifiée en deux branches (les York et les Lancastre) qui se disputent la légitimité (la Guerre des deux roses, blanches et rouges), est au cœur de « Henry VI » et de l'histoire d'Angleterre (Shakespeare écrit en s'inspirant de faits qui se sont produits un siècle plus tôt). On s'y perd entre les descendants, l'ordre des rejetons et des prétendants au trône. Alors Thomas Jolly intègre dans sa mise en scène trois séances formidables, utiles et drôles, de tableaux généalogiques où chacun explique à sa manière la légitimité d'untel.

De même, il ponctue l'aventure par les interventions d'une femme rhapsode, la finaude Manon Thorel, aux interventions écrites (par elle-même) et improvisées. A chaque reprise après l'un des multiples entractes, elle nous rafraîchit la mémoire, nous résume les épisodes précédents de cette saga en forme de feuilleton, demande si on tient le coup, nous dit qu'on peut dormir si la fatigue se fait sentir, se moque des idées du metteur en scène, des costumes des acteurs (qu'ils ont réalisés eux-mêmes prétend-t-elle), nous parle d'une scène de ménage que l'on vient de voir et de celle que l'on va voir (les acteurs balayant le plateau), bref elle met le public de son côté. Sans putasserie aucune, sans cabotinage, avec une complicité et une empathie telles que le public au bout de deux ou trois fois, attend sa venue et lui fait fête.

## **Pas de micros HF, des voix qui portent et une machine à jouer**

Pas de vidéo, pas de micro HF, les acteurs donnent de la voix (certains manquent encore de métier, de modulation, pas grave, ils iront se bonifiant en jouant tant et plus), ils se posent le plus souvent face au public pour mieux se faire entendre et comprendre (on verra dans une moment de révolte populaire du peuple de Londres, une actrice passer dos nu avec inscrit au feutre sur la peau « marre de jouer face public »), toujours un souci constant de compréhension, de plaisir et de contact.

Pas de décors grandiloquents, non plus. Les colonnes du palais ici sont en des fûts en tissus qui se replient comme des lampions, les bateaux et les animaux sont en papier, les épées sont des cannes de minigolf ou des rubans chinois, le sang sortant des entrailles est lui-même un ruban rouge, et dans cette guerre qui oppose, entre autres, les Anglais aux Français, les chevaux de ces derniers sont des chaises que l'on chevauche. Le théâtre ici puise dans son enfance, dans l'incroyable « on dirait que ». Et quand la scène se passe à Rouen, Bordeaux ou Londres, une inscription en grandes lettres nous le dit.



Scène de « Henry VI » (Brigitte Enguerand)

Thomas Jolly signe la scénographie, simple, celle d'une machine à jouer (du Shakespeare), mais pas seulement. Un escalier monté sur roulettes conduisant au trône, un portique flanqué de portes sonores, une bande étroite s'avançant au centre vers le public, et avant le vacillement du pouvoir, un léger praticable au centre de la scène.

Pas de costumes d'époque non plus. Mais des partis pris (Sylvette Dequest, Marie Bramsen) qui font mouche : les cheveux bleu pétrole français de Jeanne la pucelle (Flora Diguët) et son harnais en cuir légèrement SM, la cravate blanche mafioso du duc d'York (Eric Challier), le costume discret, comme effacé (comme sa personne) du roi Henry VI (Thomas Germaine), la belle robe rouge (seul costume qui, volontairement, en jette) de son ambitieuse reine Marguerite venue de France (Charline Porrone) dans les bagages

de Suffolk personnage aux accents parfois cornéliens (Damien Avice), le costume basique et ample d'homme d'église du gras cardinal Winchester (Bruno Bayeux) ou celui resserré de Gloucester épousant la maigreur d'ascète de l'acteur (Geoffrey Carey).

## **21 acteurs à tout faire**

Vingt et un acteurs dont le metteur en scène (petit rôle) et sa collaboratrice dramaturgique (Julie-Lerat-Gersant) occupent le plateau. Presque tous jouent plusieurs des 150 personnages qui traversent cette aventure commençant par les funérailles du roi Henry V, le couronnement de son fils devenu roi Henry VI à l'âge de neuf ans. Elle se poursuit par les guerres extérieures et intestines qui déchirent le royaume et s'achèvera avec l'assassinat du roi emprisonné à la Tour de Londres par le futur roi Richard III. C'est une impressionnante plongée dans le monde du pouvoir, de l'autorité suprême et de sa contestation : procès en légitimité, luttes d'influences, de clans, ambitions personnelles, et tout ce qui va avec : trahisons, complots, empoisonnements, assassinats...

Il faudrait encore parler de la traduction de Line Cottegnies (pour l'instant non éditée) et de bien d'autres choses. Rendez-vous l'été prochain au Festival d'Avignon.

Pour l'instant contentons-nous de célébrer ce théâtre à pleines mains. Il brasse les genres (Thomas Jolly et sa compagne La Piccola Familia ont flirté aussi bien avec « Photographie » de Lagarce que « Moà » de Sacha Guitry, Marivaux et Ravenhill). Le metteur en scène se joue habilement des codes, affronte avec panache les os scéniques (scènes de bataille) et domine les pièges de la durée avec une précoce maîtrise. Thomas Jolly a un sens et un goût constant du music-hall qui est comme la boîte à rythme du spectacle. Et puis soudain, jaillissent des moments d'envolées visuelles et musicales, éberlués de lyrisme : pluie noire tournoyant dans le vent, fuseaux lumineux isolant les corps, lanterna magica...

## « Une communauté éphémère »

De bout en bout, une croyance éperdue dans les forces du théâtre et son impérieuse nécessité. Thomas Jolly :

« C'est un apaisement d'avoir dans nos cités ces espaces noirs vides et silencieux d'où la création peut jaillir. C'est un espoir d'y voir se rassembler le public, tous les publics qui constituent le temps d'une représentation une communauté éphémère. Le théâtre rassemble parce que la culture est un bien commun. En ces temps douteux de division, le théâtre devient un endroit de résistance et une preuve rassurante de l'intelligence et de discernement citoyen. »

Il parle comme l'ont fait en leur temps, des Vilar, des Planchon, des Vitez, des Chéreau. Ce dernier dans « J'y arriverai un jour » écrivait ces mots (cités dans le journal du Théâtre National de Strasbourg) que Thomas Jolly doit boire comme du petit lait :

« Il faut travailler dans le doute le plus total en essayant de trouver la réponse : qu'est-ce qui fait qu'à ce moment bien précis, sur le plateau, le théâtre dit des choses que lui seul peut dire ? Qu'est-ce qui fait qu'il est irréductible à tout autre art ? Qu'est-ce qui fait que l'on continue à demander aux gens de payer pour qu'on leur raconte une histoire et que cela les intéresse ? »



Scène de « Henry VI » (Brigitte Enguerand)

Installant le théâtre dans le temps d'une représentation hors norme les jours d'intégrale, ou une série courant de soir en soir comme un feuilleton, Thomas Jolly entraîne les spectateurs dans une connivence collective.

La troupe unie, raconte à un public qui fait bloc l'histoire d'un monde qui se délite, d'une société qui ignore le mot solidarité (hormis celle, ponctuelle, des intérêts partagés) et se vautre dans les méfaits de l'individualisme et de son avatar le chacun pour soi où tous les coups sont permis pourvu que l'on gagne. On y voit non le triomphe des idées, mais du plus malin, du plus sanguinaire, des prêts à tout pour conquérir le pouvoir pour le pouvoir même.

## De Henry VI à François Hollande

Ah comme les ombres de nos pitoyables ou pathétiques politiciens se dressent ici et là dans le sillage de ces personnages et de ces histoires vieilles de plusieurs siècles. Et comment ne pas penser à François Hollande derrière l'indécis, le nouveau roi Henri VI qui voudrait bien faire mais reste le plus souvent paralysé ou bien agit à contre temps, un souverain isolé dans son palais qui ne sait trop comment contrôler une cour où les prétendants se ramassent à la pelle et jouent des coudes, qui ne sait comment prendre de la hauteur et faire preuve de détermination face à des ennemis carnassiers, manipulateurs et voraces eux-mêmes prêts à s'étripier entre eux comme dans « Henry VI ».

Ce sous-texte les « scolaires » qui étaient là au matin de l'intégrale samedi dernier ne s'en souciaient guère. Certains venaient peut-être au théâtre pour la première fois. Le TNB avait bien fait les choses : il leur avait réservé les meilleures places. Les invités de marque c'étaient eux. Certains ne devaient voir que la première partie (3h30), la plus solaire, la plus drôle (après la tragédie et la boucherie prennent le dessus) mais ils n'avaient pas envie de partir. Dans la salle comme sur la scène, la relève est là. Triomphante.

**J.-P. Thibaudat**

12/11/2013

## Les folles journées de Rennes

La Bretagne n'est pas que celle des bonnets rouges...mais aussi celle de «Mettre en scène» l'un des plus vivaces festivals de création d'aujourd'hui.

Le théâtre est vieux? Allons donc. Une majorité de jeunes , parmi mille spectateurs, sont les fans absolus des treize heures du brillant et décoiffant «Henry VI» de Shakespeare vu par le non moins jeune Thomas Jolly: une révélation. Quant au nouvel opus du Théâtre du Radeau et de François Tanguy, «Passim», c'est une splendeur. Vous doutez du théâtre? Allez à «Mettre en scène». Et comme si peu d'histoires- et encore plus aujourd'hui qu'hier- donnent un peu d'espoir en ces temps poisseux, et surtout si personne n'en parle, on vous raconte quelques éclats de ce festival. Il se déroule à Rennes, Quimper, Lannion, Vannes, Brest, Saint-Brieuc, Lorient , jusqu'au 30 novembre.

Dix-sept ans, c'est l'âge de la jeunesse, il va bien à «Mettre en scène», Rencontres Internationales de metteurs en scène et chorégraphes. A l'origine, comme toujours quand les choses marchent, il y a un homme, un «patron» comme dirait Louis Jovet, en l'occurrence un grand producteur et passeur, un "incubateur" de talents comme on dit aujourd'hui, un indocile souteneur à l'ancienne: le directeur du Théâtre National de Bretagne, François Le Pillouer. On a passé une journée et un soir à Rennes. Impressions rapides sur deux grands spectacles, avec le soutien des photographies de Brigitte Enguerrand, une artiste du théâtre, un grand témoin à sa façon, et sa juste place.

**«Henry VI» comme il nous plait**



Entre chaque acte, une adorable comédienne en robe bleue s'adresse à son cher public avec des mots très shakespeariens de son cru, pour faire un bref résumé des épisodes précédents, ou parler des improvisations géniales des acteurs que le metteur en scène n'a pas retenues, ou prévenir les âmes sensibles de fermer les yeux pendant quelques scènes de massacre et d'horreur, car «Henri VI », la trilogie historique de Shakespeare n'en manque pas. On arrive en cours de route : la salle l'accueille et l'ovationne, c'est peu dire. Premier point : Thomas Jolly et sa bande savent s'adresser au public, le tenir en haleine, en toute complicité, sans démagogie ni violence choc.

C'est parti pour la guerre des Deux Roses, entre les Lancastre et des York. Voici un feuilleton hallucinant de vie, d'humour, de rage où vingt et un acteurs totalement débridés changent de rôle, s'amuse, se font peur, et nous aussi, vêtus d'horipeaux de théâtre élisabéthain à trois francs six sous, et avec un talent fou, même si, treize heures plus tard ( on en a vu quatre) la fatigue se fait un peu sentir, mais dans les voix seulement. La salle est en surchauffe, ravie, en redemande.



Pour la forme, cela tient de « Harry Potter », « Stars Wars », du théâtre d'ombres ou de bateleurs, du gros plan intime et du plan large épique. Le sang gicle sur les rideaux de plastique blanc derrière lesquels les déchainent les émeutes populaires menées par Jack Cade, vraie dégaine de pop star. Et puis nous voici dans la chambre du duc d'York, avec papier peint so british où son cadet va se faire saigner sans pitié. Ne voir en Henri VI, l'indécis aucune allusion directe à un président d'aujourd'hui, et pourtant, on y pense, mais pas le temps de s'arrêter, les scènes s'enchaînent sans merci. On est loin du théâtre en pantoufles, ou genre académique si souvent en vigueur.

Thomas Jolly, retenez ce nom : ce metteur en scène a été élève à l'Ecole du TNB. Il a fondé sa compagnie bien nommée « la Piccola Familia ». Hommage ou souvenir du "Piccolo teatro" de Giorgio Strelher ? Il a déjà présenté à "Mettre en scène", éditions précédentes, un autre spectacle qui ne nous avait pas sidéré. Le Pillouer lui a donné le temps de murir, il l'a accompagné, et il a non seulement les moyens, surtout la conviction pour ce faire.

La machinerie du théâtre, les entrées, les sorties, l'énergie des acteurs, en solos ou en scènes chorales, l'art des lumières, on se demande bien ce que Thomas Jolly ne maîtrise pas. Surtout, son théâtre a une fougue formidable, il sait raconter une histoire, ce gars là. Son "Henry VI", une histoire de bruit, de fureur et de joie du théâtre s'annonce au prochain Festival d'Avignon.

*Ce « Henri VI » sera joué en intégrale au prochain Festival d'Avignon, et il est d'ici là en tournée au Théâtre de la Croix-Rousse à Lyon (14 et 15 déc), aux Gémeaux à Sceaux (du 10 au 22 janvier), puis à Quimper et Nantes.*

Odile Quirot



## La voie royale

Avec une maîtrise époustouflante, Thomas Jolly glorifie Shakespeare et déploie un **Henry VI** tout en nuances.

**C**e n'est pas un spectacle ordinaire, c'est un phénomène inouï que présente Thomas Jolly avec *Henry VI* de Shakespeare, auteur que ce jeune metteur en scène issu de l'école du Théâtre national de Bretagne monte pour la première fois. Au menu, treize heures de représentation et cinquante ans d'histoire anglaise joués avec un entrain communicatif par vingt et un comédiens. *Henry VI* est un cycle de trois pièces couvrant une période tourmentée qui débute avec la mort d'Henry V alors que son fils n'a que 9 mois. Conscient de l'ampleur de son projet, Thomas Jolly a procédé par étapes avant de présenter à Rennes, dans le cadre du festival Mettre en scène et devant une salle comble, la quasi-intégralité de cette incursion fascinante dans l'histoire de l'Angleterre. Au cours du spectacle, une maîtresse de cérémonie pince-sans-rigoler commente à l'avant-scène l'évolution des opérations, s'étonnant au passage qu'au bout de huit heures de représentation la salle soit toujours aussi pleine.

**Thomas Jolly, metteur en scène dont on va entendre beaucoup parler**, établit avec le spectateur une complicité d'ordre presque physique. Pas de temps mort dans cette fresque haletante fourmillant d'idées où se déploie un savoir-faire éblouissant entièrement au service du texte. La pièce ouvre sur l'enterrement d'Henry V. Chacun jette une poignée de terre dans le tombeau. Mais la gravité de la situation

se double d'une ironie moqueuse.

Le trône vacillant promis à un prince trop jeune pour régner exacerbe les convoitises. D'aucuns font bientôt valoir leurs droits à la couronne. D'où le choix d'un jeu comique dont la dissonance permet de canaliser une violence toujours menaçante. Cette approche décalée donne un relief particulier aux excès verbaux de personnages forts en gueule, le sarcasme à la bouche et prêts à en découdre. Un langage que Jeanne d'Arc, coiffée d'une perruque bleue, n'hésite pas à railler en le parodiant.

La pièce se déroule en effet en partie sur fond de guerre de Cent Ans puis de guerre civile anglaise. Très inspiré, Thomas Jolly maîtrise parfaitement ce matériau pourtant difficile, qu'il s'emploie à traduire sur scène avec une imagination foisonnante. En montant la presque totalité du drame, ce que personne en France n'avait fait avant lui, ce bouillonnant metteur en scène renoue avec la vision fondamentale de Shakespeare, envisageant le plateau comme le grand théâtre du monde. Un théâtre où les mots ne précèdent pas les actes, mais sont des actes en soi. Redoutablement brillant, féroce, drôle et efficace. Une révélation. **Hugues Le Tanneur**

**Henry VI** de William Shakespeare, mise en scène Thomas Jolly - Cycle 2, épisode 3, les 5 et 6 décembre à la Comédie de Béthune; Cycle 1, épisodes 1 & 2, les 14 et 15 décembre au Théâtre de la Croix-Rouge, Lyon; du 10 au 22 janvier aux Gémeaux, Sceaux

# « Henry VI » offre une fête haletante du théâtre

A Sceaux, Thomas Jolly met en scène l'intégralité de la trilogie de Shakespeare, avant d'investir Avignon cet été

## Théâtre

Il fallait oser, Thomas Jolly le fait : mettre en scène le cycle *Henry VI* de Shakespeare, soit trois pièces qui requièrent dix-sept heures de représentation. L'intégrale sera créée en juillet à Avignon, à l'invitation d'Olivier Py, le nouveau directeur du Festival. En attendant, on peut voir une première partie qui soulève l'enthousiasme du public, comme on a pu le constater dimanche 12 janvier, au Théâtre des Gémeaux, à Sceaux (Hauts-de-Seine) : huit heures d'une fête du théâtre, avec du Grand-Guignol, du suspense, de l'émotion et des effets très spéciaux qui entraînent la foule des personnages dans une saga.

Mais commençons par le début : *Henry VI*. Créées en 1592, les trois pièces continuent d'alimenter les débats des spécialistes, qui discutent sur la place que Shakespeare a tenue dans leur écriture, surtout celle de la première. Elles couvrent le règne d'Henry VI d'Angleterre, de la mort de son père Henry V (en 1422) à sa propre mort (en 1471), et relatent deux événements majeurs : la fin de la guerre de Cent Ans et la guerre des Deux-Roses qui a opposé les Lancastre et les York dans la conquête du trône d'Angleterre. L'aventure se poursuit dans *Richard III*, une des pièces de Shakespeare les plus jouées, mais presque jamais rattachée à *Henry VI* avec laquelle elle constitue une tétralogie naturelle. En 1998, Patrice Chéreau avait mis en scène la troisième partie d'*Henry VI* avec des fragments de *Richard III*. Thomas Jolly, lui, a rêvé de mettre en scène le cycle entier. Mais l'entreprise d'*Henry VI* est si lourde, en soi, qu'il a renoncé.

Reste que ce garçon de 31 ans, quasiment inconnu, est le premier, en France, à donner à voir l'intégrale d'*Henry VI*. Avant lui, il y a eu trois tentatives, celles de Jean-Louis Barrault (en 1965-1966), de Denis Llorca (en 1978) et de Stuart Seide (en 1993). Aucune n'a embrassé tout le cycle, souvent considéré comme mineur dans l'œuvre de



« Henry VI, cycle 1 », au Théâtre des Gémeaux, à Sceaux (Hauts-de-Seine). NICOLAS JOUSSÉ

Shakespeare, parce qu'il n'a pas la profondeur d'*Hamlet* ou du *Roi Lear*. Alors, pourquoi Thomas Jolly s'y intéresse-t-il ? Quand il était élève à l'école du Théâtre national de Bretagne, il a suivi un stage sur *Henry VI*. Cinq ans plus tard, en 2009, raconte-t-il en riant, « au cours d'un été de solitude et désœuvrement, j'ai acheté la *Hélène qui convient* Henry VI. Et je ne suis dit : je vais le faire ». Thomas Jolly a commencé à y travailler, avec ses amis de La Piccola Familia, la troupe qu'il a fondée en 2006. La scène nationale du Trident, à Cherbourg, les a soutenus dès le début, puis le TNB de Rennes et le Festival d'Avignon sont entrés dans l'aventure.

Sans eux, l'intégrale n'aurait pu être menée à bien.

Il faut dire que Thomas Jolly a des atouts : une détermination affirmée, et un sens du plateau qui s'est imposé brillamment, dès sa deuxième mise en scène, *Toù de Sacha Guitry*, en 2009. On retrouve ces qualités dans *Henry VI* : le théâtre y éclate à chaque instant, avec la force d'un metteur en scène décidé à convaincre que oui, il faut faire entendre l'histoire de ce roi aujourd'hui, parce qu'elle s'inscrit dans une période de crise, où les politiques sont acculés à l'action parce que tout va trop vite. Les politiques, dans *Henry VI*, ce sont les nobles qui s'engouffrent dans une vacance du pouvoir. Henry VI

a 9 mois à la mort de son père. Une régence est assurée, puis il prend les rênes du pouvoir, en 1437. Il règne jusqu'en 1460, puis en 1470 et 1471. Très pieux et faible de caractère, il est peu armé pour sa fonction.

**Les entractes sont là où on ne les attend pas, de façon à maintenir le public en haleine**

tion. Voilà pour les dates et le contexte, avec lesquels le cycle de Shakespeare prend des libertés : il y a de nombreuses erreurs historiques et des confusions sur les personnages dans cette épopée qui a

connu un très grand succès à sa création, parce qu'elle ranimait un sentiment national chez les Anglais du XVI<sup>e</sup> siècle.

On le voit en particulier dans la première pièce, qui traite de la guerre de Cent Ans. C'est une charge contre la France, « cette nation *inconstante et frivole* », et les Français, présentés comme goguenards et couards. Quant à Jeanne d'Arc, elle est décrite comme une « ribaude » qui se sert de son corps pour séduire, ment comme elle respire et n'hésite pas à faire appel à la sorcellerie pour arriver à ses fins. Dans la mise en scène de Thomas Jolly, elle porte une perruque bleue flashy, en accord avec l'esthétique et le jeu volontairement

outrés. Des fumigènes comme s'il en pleuvait, de la musique à fond des guerriers qui chevauchent de chaises en bois et se battent avec des bâtons auxquels sont fixés des rubans : il y a du Grand-Guignol dans cette introduction au règne d'Henry VI, qui voit le grand Talbot, dernier héritier du temps glorieux de la chevalerie, mourir au champ de bataille. Jeanne d'Arc pour sa part, meurt sur un bûche de chaises, du plus bel effet. C'est un rajout de Thomas Jolly, qui la réhabilite, en somme : dans la pièce, elle disparaît de l'histoire quand elle est arrêtée.

La deuxième pièce sur Henry VI resserre sur le royaume d'Angleterre et la cour, où les intrigues s'enouent. Le spectacle prend alors une autre tournure : il quitte le domaine de l'exècs, sans pour autant abandonner les effets de mise en scène, ni l'esthétique héritée des séries qui cartonnent à la télévision, et dont Thomas Jolly est un adepte. Il en tire d'ailleurs les bonnes leçons : un découpage haletant, qui lui fait mettre de entractes là où on ne les attend pas, de façon à maintenir le public en haleine. Il introduit aussi un rhapsode, totalement craquant qui s'adresse à la salle, lui rappelle les épisodes précédents. Et il dirige les comédiens, inégaux mais enthousiastes, avec l'énergie de celui qui proclame : « On va y arriver. » Il y arrive d'ailleurs si bien qu'au bout de huit heures, quand l'ride au tombeau, chacun se demande : « Que va-t-il se passer. Comment cela va-t-il finir ? » Pour tant, on en est loin, de la fin : le spectacle s'arrête après la mort de Suffolk, l'amant de la reine. Soit à la fin de l'acte 4 de la deuxième pièce consacrée à Henry VI. Vivement la suite !

BRIGITTE SALON

**Henry VI, cycle 1.** De William Shakespeare. Traduction : Lise Cottegries. Mise en scène : Thomas Jolly. Avec la troupe de La Piccola Familia. Les Gémeaux, 49, avenue Georges Clemencau, Sceaux (Hauts-de-Seine). Tél. : 01-46-61-36-67. De 9 € à 26 €. Jusqu'au 22 janvier.

## Thomas Jolly, un jeune homme qui pense à tout

DANS *HENRY VI*, le fils de Talbot est joué par un garçon au regard ardent et à la silhouette longiligne : c'est Thomas Jolly, le maître d'œuvre du spectacle. Le 1<sup>er</sup> février, il aura 32 ans, et déjà une belle traversée du théâtre derrière lui. Ce fils d'imprimeur et d'une infirmière, qui l'ont laissé pousser comme une herbe sauvage dans les champs de Normandie, où il a grandi, à La Rue-Saint-Pierre (Seine-Maritime), près de Rouen, a commencé à jouer à 11 ans, en suivant les cours de Nathalie Barrabé, qui emmenait les enfants en tournée, avec sa compagnie, et ne leur laissait rien passer. Lui qui aimait s'amuser sur un plateau en a tiré une leçon : travail, travail, travail.

### « Une machine de guerre »

Après une licence d'études théâtrales, à Caen, il frappe à la porte de l'école du Théâtre national de Bretagne, à Rennes, parce que Stanislas Nordey y enseigne, et que ses mises en scène l'ont enthousiasmé. Entre ces deux fortes personnalités, la rencontre sera rude, conflictuelle et éminemment formatrice. Thomas Jolly en déduit qu'il doit s'affirmer seul, ce qu'il fait : sorti de l'école, il crée une compagnie avec des amis, La Piccola Familia. Comme il s'est rendu compte qu'il préfère diriger plutôt que jouer, il se lance dans la mise en scène. Avec une détermination peu commune, et un état d'esprit révélateur de sa génération : « J'ai

commencé à faire mon métier sous Sarkozy, disait-il en 2012. Je n'ai pas goûté à cet "avant" qui était plus facile. Donc, je suis une machine de guerre. Je n'ai pas de temps, pas d'argent, je me débrouille. »

Depuis, Thomas Jolly s'est imposé dans le paysage du théâtre. Deux spectacles ont suffi : *Arlequin poli par l'amour*, de Marivaux, en 2007, et ce *Toù* de Sacha Guitry qui a reçu le Prix du public au festival Impatience de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, en 2009. Puis il y a eu *Piscine (pas d'eau)*, de Mark Ravenhill, en 2011. Thomas Jolly et ses amis de La Piccola Familia ont commencé à travailler à *Henry VI* en 2010. « À l'époque, on m'a dit : "Tu vas te tirer une balle dans le pied. Prends une pièce plus simple, un petit Musset, ça marchera mieux et tu pourras faire une grosse tournée." Mais moi, je voulais une pièce qui remette tout en question et soit comme un grand voyage initiatique. »

Thomas Jolly a eu raison : c'est parce qu'il ne fait pas comme beaucoup d'autres qu'il ira à Avignon, avec ses 17 camarades de jeu. Il veut jouer l'intégrale d'*Henry VI* à la Fabrica, la nouvelle salle du Festival, « parce qu'on n'impose pas dix-sept heures de spectacle sans soigner l'accueil du public : la Fabrica est confortable, le public peut dîner et il y a assez de toilettes pour tout le monde ». Quand on vous dit qu'il pense à tout. ■

B. SA.



LE CINÉMA DU MONDE

**Soudain l'été dernier**  
DE JOSEPH L. MANKIEWICZ  
DVD N°13

5,90 €

OFFRE RÉSERVÉE UNIQUEMENT  
À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE

# Le Monde



**CANAL+ PAIE AU PRIX FORT  
LES DROITS DU TOP 14 DE RUGBY**

CAHIER ÉCO - LIRE PAGE 3



Sébastien Valiela,  
le paparazzi du président

ENQUÊTE - LIRE PAGE 19



**« HENRY VI », LA FÊTE  
SHAKESPEARIENNE**

CULTURE - LIRE PAGE 11

**Henry VI – Cycle 1  
de William Shakespeare,  
mise en scène Thomas Jolly**

Cette première partie d'un spectacle consacré à la trilogie *Henry VI* de Shakespeare est un pur éblouissement. Maîtrisant parfaitement son propos, Thomas Jolly y révèle des talents de mise en scène qui en font le chef de file de sa génération. Imagination foisonnante, humour délicieux, sens du rythme et de l'espace : tout au long de ce spectacle très enlevé, Jolly tient littéralement le spectateur dans le creux de sa main. Indispensable. jusqu'au 22 janvier aux Gémeaux, Sceaux, [lesgemeaux.com](http://lesgemeaux.com)

## Henry VI de William Shakespeare Le Jolly roi

By Delphine Kilhoffer Published: 14/01/2014  
Posted in: Critiques



Jusqu'au 22 janvier 2014, [théâtre des Gémeaux](#)



La pièce s'ouvre sur la mise en terre de Henry V, roi flamboyant et conquérant, aimé de ses sujets. Son jeune fils lui succède et, loin de l'image paternelle, devient une sorte de roi innocent, très pieux, voulant la paix à tout prix, mais bien trop naïf pour savoir comment l'instaurer. Autour de ce souverain sans grande envergure, les rivalités rongent la cour d'Angleterre. Bien plus que les rebelles français, ce sont les seigneurs assoiffés de pouvoir qui sapent les fondations du royaume.

Dans une vision à l'esthétique léchée et au vaste souffle, Thomas Jolly nous embarque dans une épopée historique de plus de huit heures couvrant les deux premiers volets de cette imposante trilogie. Un pari osé que le jeune metteur en scène relève haut la main.

Outre sa longueur, si *Henry VI* est une pièce peu montée, c'est aussi du fait de sa complexité narrative. Jolly se joue de ce premier écueil en proposant un univers cohérent et clair, trouvant mille astuces pour faciliter la compréhension du texte. Un bel exemple en est la façon dont il gère les complexes généalogies : ici en faisant apparaître un tableau ludique, là en mettant à profit toute la troupe, il crée des supports visuels qui rendent lumineux les points obscurs.



Cette clarté du récit permet de se laisser complètement happer par cette fresque monumentale. La scénographie sait apporter une ampleur élégante tout autant qu'un côté rude et rock, voire bricolé. L'équilibre marche, nous transportant avec bonheur du palais royal aux champs de bataille en passant par la cathédrale où a lieu le couronnement. Le traitement de la lumière est particulièrement réussi : à l'opposé de l'approche classique, la lumière vient presque toujours du plateau. Proche de l'ambiance d'un concert, elle renforce le sens aigu de représentation et permet des jeux d'ombre d'une grande précision. Des batailles enfumées, menées à coups de rubans et de drapeaux, au couple maudit formé par Marguerite et le comte de Suffolk enlacés sur le pont d'un bateau en pleine tempête, les tableaux sont époustouffants.



Le metteur en scène et sa troupe manient également l'humour avec virtuosité et juste ce qu'il faut de culot pour ne pas se prendre trop au sérieux. Bien sûr, les Français sont représentés comme une équipe de bras cassés improbables face aux valeureux combattants britanniques – la pièce est racontée du point de vue anglais et il est fort probable que les comédiens de l'époque s'en donnaient à cœur joie pour caricaturer l'ennemi de la couronne. Jeanne la Pucelle a les allures d'une héroïne de manga, le dauphin Charles une féminité

inattendue et la bêtise du duc de Bourgogne paraît abyssale. Mais les Anglais ne sont pas épargnés non plus : le cardinal et son chien ou les querelles enfantines des seigneurs les rendent tout aussi ridicules. Et puis il y a les délicieux petits interludes écrits et joués par la comédienne Manon Thorel qui viennent ponctuer et commenter le déroulement de la pièce. Du métathéâtre joueur, partageant une complicité jubilatoire avec le public.

Tout n'est cependant pas parfait au royaume de Thomas Jolly. Les passions ressenties par les personnages sont assez souvent retranscrites par un texte crié plutôt que bien projeté et qui, de ce fait, s'entend moins bien. Quelques scènes sont un peu moins tenues que l'ensemble. Certes. Mais cela ne suffit pas à gâcher notre plaisir. Lorsque, à la fin de ces deux premiers épisodes, le sang coule au cœur même de la cour, la salle frémit devant l'hécatombe et reste en suspens, haletante... À quand la suite ?

*Henry VI* de William Shakespeare, mis en scène de Thomas Jolly, [théâtre des Gémeaux](#).

Avec : Johann Abiola, Damien Avice, Bruno Bayeux, Alexandre Dain, Geoffrey Carey, Gilles Chabrier, Eric Challier, Flora Diguët, Émeline Frémont, Damien Gabriac, Thomas Germaine, Thomas Jolly, Pier Lamandé, Martin Legros, Julie Lerat-Gersant, Charline Porrone, Jean-Marc Talbot, Manon Thorel.

Crédits photographiques : Nicolas Joubard.

## « Henry VI », une épopée tout en légèreté

**THÉÂTRE** Avec la pièce de Shakespeare, à Sceaux, Thomas Jolly et sa troupe plongent dans l'Histoire et les histoires.

ARMELLE HÉLIOT [aheliot@lefigaro.fr](mailto:aheliot@lefigaro.fr)  
[blog.lefigaro.fr/theatre](http://blog.lefigaro.fr/theatre)

**L'**amour du théâtre. L'amour passionné du théâtre et du public, c'est ce qui saisit dans la mise en scène de Thomas Jolly de la longue pièce de Shakespeare *Henry VI*. Le plaisir, le partage de la joie, des sentiments contrastés, du rire

aux scènes les plus cruelles, tout ici est pensé avec une intelligence merveilleusement profonde et ne s'exprime que dans la beauté et la légèreté.

Thomas Jolly donne des ailes à l'Histoire et aux histoires que raconte Shakespeare dans cette pièce réputée irréprésentable sans coupes sévères. Le jeune homme a d'ailleurs légèrement coupé et fait intervenir une délicieuse narratrice, Manon Thorel, qui fait le lien entre les épisodes - dimanche soir,

elle a improvisé avec esprit, après une alerte incendie !

Venu de l'école de Rennes, Thomas Jolly est, à 31 ans, l'un des artistes les plus prometteurs de sa génération. Il a le sens du texte (très bonne traduction de Line Cottegnies), le sens de la beauté (scénographie simple et ingénieuse, lumières, il signe ces dernières avec Léry Chedemall), un goût de la musique et du son (Clément Mirguel). Il a le sens de la troupe. Ils sont une vingtaine à

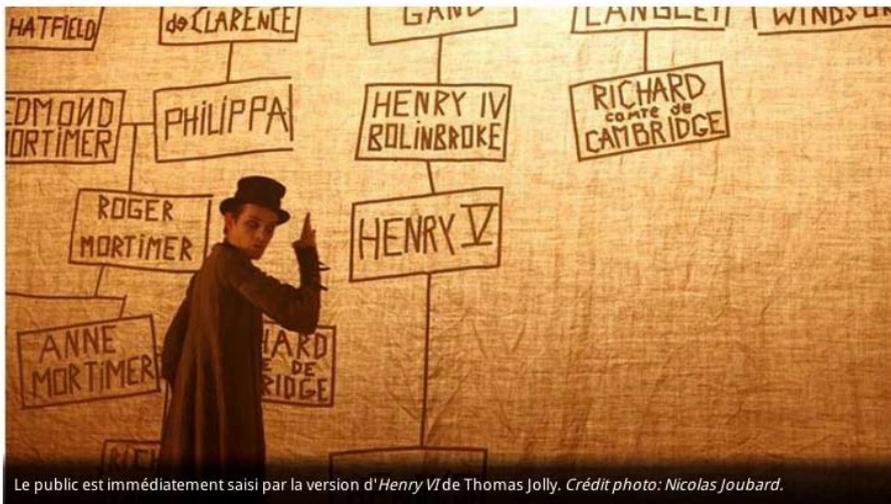
peine, c'est La Piccola Familla. Tous jeunes, à l'exception de Geoffrey Carey, le noble Humphrey de Gloucester (en scène continûment !), Éric Challer, Richard Plantagenêt, duc d'York, Jean-Marc Talbot... Talbot !

Ici, chacun a une partition principale, mais joue aussi dans les scènes nombreuses de groupe, de foule. Ils sont tous magnifiques et nous communiquent leur enthousiasme. Le Henry de Thomas Germaine, l'Éléonore de Julie Lerat-

Gersant, la Jeanne d'Arc aux cheveux bleus de Flora Diguat, la Marguerite de Charline Porrone, tous sont disciplinés comme ces athlètes affectifs qu'appelaient Artaud. On ne peut les citer tous, mais on les applaudit tous. Thomas Jolly ne se répète jamais, utilise tout l'espace. Il est époustoufflant. ■

**Les Gêmeaux, Sceaux (92), en deux soirées ou en intégrale. Jusqu'au 22 janvier.**  
Tél. : 01 46 61 36 67 et [www.lesgemeaux.com](http://www.lesgemeaux.com)

## Le Henry VI de Shakespeare met le feu au théâtre de Sceaux



Le public est immédiatement saisi par la version d'*Henry VI* de Thomas Jolly. Crédit photo: Nicolas Joubard.

Lors de la première intégrale de la pièce fleuve de Shakespeare mise en scène par Thomas Jolly au Théâtre des Gémeaux de Sceaux, dimanche 12 janvier, les sirènes d'incendie se sont déclenchées vingt minutes avant la fin du spectacle... Fausse alerte, la scène flambait pourtant!

Mettre le feu! La troupe de la Piccola Familia de Thomas Jolly se serait bien passée des sirènes et de la voix atone avertissant froidement: «Merci d'évacuer la salle par la sortie la plus proche». Il était 22h45. Il restait vingt minutes de spectacle. Le duc Humphrey de Gloucester venait de mourir. Près de huit heures s'étaient écoulées depuis le début de la représentation de *Henry VI* de **Shakespeare** par la troupe de Thomas Jolly, la Piccola Familia. Aucun des 500 spectateurs de la grande salle des Gémeaux, à Sceaux, n'avait quitté la représentation.

Lorsque ces sirènes se sont mises à émettre leur lugubre ritournelle, on a d'abord cru à une plaisanterie de mise en scène... C'était le dénouement de cette première partie de la tragédie de Shakespeare (la suite sera donnée l'été prochain à **Avignon**) et la ferveur soulevait tous les cœurs, public admiratif en empathie totale avec les comédiens, troupe galvanisée parvenant au bout d'un parcours tout d'énergie et d'intelligence.

Mais le rideau de soie noire s'est abattu et il a fallu évacuer la salle. Les spectateurs, disciplinés, sont sortis, déplorant l'incident qui coupait l'élan des jeunes comédiens et de leurs aînés. Très vite, les gradins ont été réintégrés: l'alerte s'était déclenchée à cause des effets de fumée, sans doute. Cela n'était jamais arrivé dans la semaine, mais ce dimanche avait lieu la première intégrale...

Sous les applaudissements, le spectacle reprit pour ces vingt minutes de dénouement, avant que la salle enthousiaste ne se lève pour ovationner les vaillants comédiens. Oui, en quelque sorte, ils avaient mis le feu comme l'avait suggéré avec esprit la délicieuse Manon Thorel, dans sa belle robe bleu nuit, la jeune «rhapsode» chargée, entre chaque partie, de rappeler où l'on en est de l'action. Pour cette ultime apparition, elle a improvisé avec beaucoup de sang froid sans perdre son charme. Bravo!

## Jeanne d'Arc tournée en ridicule

Mais c'est à toute l'équipe artistique que vont nos bravos. Il y a dans la pièce-fléuve de Shakespeare, quelque chose d'un feuilleton. Thomas Jolly, sans rien perdre de la grandeur tragique de l'épopée, la tire même vers la **BD** et ce n'est pas pour rien, sans doute, que **Jeanne d'Arc**, l'une des protagonistes (très fine Flora Diguët) a les cheveux bleus...

L'œuvre de Shakespeare est composée de trois pièces. Quinze actes et 150 personnages, 10.000 vers (c'est Thomas Jolly qui a compté). Elle ne fait pas peur aux âmes vaillantes: **Jean-Louis Barrault** à l'Odéon-Théâtre de France avec Jean Desailly en roi (1966), Terry Hands avec la Royal Shakespeare Company et notamment Alan Howard et Helen Mirren (1977), Stuart Seide dans la cour d'honneur du Palais des Papes, avec Philippe Demarle dans le rôle-titre (1993), notamment, l'ont montée en partie. **Patrice Chéreau** en avait mis en scène un fragment avant *Richard III* (qui est la suite) à la Manufacture des Céillets, en 1998.

Ce n'est donc pas une pièce inconnue et elle intéresse chacun, car le roi Henry VI est noble et bon, ce qui change des scélérats habituels... L'action se déploie de la Guerre de Cent ans à la Guerre des Deux Roses, de Londres à Bordeaux, de Paris à Tours, Orléans et Reims. Jeanne d'Arc, tournée en ridicule par Shakespeare, y tient une grande place. Le dramaturge écrit des années après les événements, mais il est très documenté et passionné par l'effondrement de la société dans une Angleterre et une France qui pourraient être florissantes.

## Des comédiens engagés avec ardeur et esprit

Thomas Jolly, qui travaille depuis près de quatre ans sur ce projet, a très intelligemment découpé l'ensemble et su imprimer un rythme soutenu à la représentation. Les scènes se succèdent à toute allure. Tout est très clair. Il ne craint pas la musique ni le son (compositions originales de Clément Mirguet) pour soutenir, donner une ampleur aux tableaux, il signe lui-même une scénographie libre, harmonieuse et très astucieuse et les lumières avec Léry Chedemail.

Il aime le romanesque de la matière que brasse Shakespeare. Il aime voir incarnés les dignitaires du royaume et le petit peuple qui piaffe, les hommes d'église qui sont des manipulateurs, les femmes ambitieuses ou pragmatiques, amoureuses ou calculatrices. Dans *Henry VI*, on voit un enfant hériter de la couronne et son «protecteur», le duc de Gloucester, grandir auprès de lui... et mourir à la fin de la deuxième partie.

Le public est immédiatement saisi. La vingtaine de comédiens de la troupe de la Piccola Familia et les quelques aînés qui jouent avec eux, sont engagés de toutes leurs fibres, avec ardeur (si l'on ose dire après une alerte incendie) et esprit. Les scènes tragiques, les scènes cocasses, les scènes de bataille, les scènes sentimentales, tout est donné en fondus enchaînés très subtils et l'on comprend absolument tout de l'action et l'on ne perd pas un détail de ce que nous dit Shakespeare. Un spectacle qui trouvera son achèvement en quatre parties, l'été prochain, à Avignon.

*Théâtre des Gémeaux de Sceaux, jusqu'au mercredi 22 janvier. Première partie: 3h30 avec entracte, deuxième partie: 3h avec entracte. Lors de l'intégrale de dimanche, compter une heure de plus pour le dîner. Soit de 15h à 23h. (01 46 61 36 67).*

LA CHRONIQUE  
THÉÂTRE

19

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Lors du festival **Mettre en scène**, la création par **Thomas Jolly (trente et un ans)** et sa compagnie, La Piccola Familia, du premier cycle du drame historique en trois parties de Shakespeare de cinq actes chacune, *Henry VI* (1590-1592), a connu un succès retentissant dans la vaste salle du Théâtre national de Bretagne-Rennes, chauffée à blanc par une jeune foule enthousiaste (2). C'est qu'il y a là du feu, de l'intelligence, de la dépense pensée en un jeu vif, inventif sur un mode épique qui fait flèche de tout bois, mariant le sublime au grotesque, au sein d'une scénographie ingénieuse sans cesse réinventée. Jolly prône « *un théâtre populaire et festif à l'épreuve d'une réalité en manque de curiosité, individualisée et morose* ». Ainsi soit-il.

(1) C'était au Châtelet, sous l'égide du Festival d'automne, du mardi 7 janvier jusqu'à hier.

(2) Aux Gémeaux, Scène nationale de Sceaux jusqu'au 22 janvier, puis le 1<sup>er</sup> février à Quimper et le 8 à Angers.

En juillet, ce sera au Festival d'Avignon. À la revoyure !

Dans le numéro 119 de la revue *Alternatives théâtrales*,

Thomas Jolly expose superbement son itinéraire et son projet d'acteur-metteur en scène et de citoyen.

## Henri VI

Posté dans 11 janvier, 2014 dans [critique](#).



*Henri VI* de William Shakespeare, traduction de Line Cottagnies, mise en scène Thomas Jolly.

Quinze actes, douze mille vers, cent cinquante personnages pour ces trois pièces de la geste fleuve du long règne mouvementé d'Henri VI, (de 1422 à 1461, puis de 1470 à 1471). Le Théâtre de Sceaux accueille deux des trois épisodes de cette épopée créée au Théâtre national de Bretagne. Les treize heures, avec entractes, présentées par la Piccola Familia au festival *Mettre en scène* en novembre dernier, sont ici limitées à deux soirées de quatre heures (l'intégralité de la première pièce et la moitié de la seconde) !

La jeune compagnie, fondée par Thomas Jolly et ses camarades au sortir de l'École nationale supérieure du TNB en 2006, en vue d'affirmer « un théâtre intelligent, populaire et festif » a voulu s'emparer de l'extraordinaire machinerie théâtrale de Shakespeare comme « terrain de jeu » pour une aventure au long court qui se conclura par une feuilleton de seize heures au prochain festival d'Avignon.

« Que se tendent les cieus de noirs, qu'à la nuit, le jour cède » : la trilogie de Shakespeare débute sur de bien sombres auspices, à la mort d'Henri V. La musique d'orgue au début, les coups de lumières violentes dramatisent l'ambiance, quand les protagonistes apparaissent en clair obscur avec des costumes et dégaines disparates, hiératiques ou grotesques. A la Cour, le chagrin simulé fait bientôt place aux querelles. Entre Anglais et Français, les hostilités font rage. Nous sommes en pleine guerre de Cent ans devenue sous la plume de Shakespeare une farce sinistre, et le conflit des deux Roses promet son lot de sang versé. La pièce se déroule sur les deux fronts, passant allègrement d'Angleterre en France. Et, comme dans toutes les pièces historiques de l'auteur, du tragique au comique, voire au salace.

Dans le bruit et la fureur ainsi ordonnancés par Shakespeare, les seize acteurs, certains changeant prestement de rôle et de camp, se déploient de cour à jardin, tantôt perchés sur un praticable, derrière une tenture tendue à la façon d'un castelet, tantôt sur un proscenium dans la salle. De joutes verbales en batailles, de scènes intimes en vastes déferlements de violence, la troupe fait preuve d'une grande énergie.

La mise en scène joue sur tous les registres, et n'hésite pas à forcer le trait. Elle emprunte au manga, au grand guignol, au jeu d'ombres chinoises, au drame, au cabaret, et mobilise toutes les ressources de la lumière et du son, fumigènes et lumières stroboscopiques à l'appui pour créer des images. Il y a de belles trouvailles : Jeanne d'Arc en amazone aux cheveux bleus excite le Dauphin au ventre mou, des rubans rouges et blancs figurent les roses de la discorde, des chaises deviennent des chevaux ou les fagots du bûcher de la Pucelle, un rideau avec un arbre généalogique se mue en cape de cérémonie. Afin de détendre l'atmosphère sulfureux, une jeune femme rhapsode, sorte de Madame Loyale, s'adresse au public pour résumer avec humour les passages supprimés et assurer les transitions...

Mais toute cette énergie se libère au détriment du texte dont la traduction assez fluide semble parfois peiner. Le jeu des acteurs est sans aucune nuances, toujours en force- cela crie beaucoup - et donc à peine audibles. Structuré comme une série dramatique, le spectacle apparaît comme une succession d'effets trop faciles, comme la musique qui soutient le texte, vieille ficelle bien usée! et parfois même ratés (par exemple l'apparition des monstres de Jeanne d'Arc). Mais il ne fait pas illusion très longtemps et tout cet inutile arsenal de gimmicks va à l'encontre du sens global de l'œuvre et peine à révéler un univers authentique. Il faudra donc attendre cet été pour voir si oui, et comment, l'ensemble aura, peut-être, trouvé sa cohésion...

Mireille Davidovici

**THÉÂTRE**

**Thomas Jolly enflamme Shakespeare**

« Henri VI », de William Shakespeare, mise en scène de Thomas Jolly. Du 10 au 22 janvier, Les Gémeaux, Sceaux ; 01-46-61-36-67. Puis en février à Quimper et à Angers.

Coup de cœur absolu. Ce grand feuilleton élisabéthain a tout pour lui : l'audace, la joie, l'humour, le souffle. Emporté sur les ailes de Shakespeare, on traverse le XV<sup>e</sup> siècle comme un formidable terrain de jeu, où tous les coups bas sont permis. Voici la guerre de Cent Ans, celle des Deux-Roses, les émeutes populaires de Jack Cade, les querelles entre France et Angleterre, sans compter intrigues et complots. Au centre, Henri VI est un roi bien faible et indécis.



Thomas Jolly et sa bande de la Piccola Familia ont le talent et le plaisir communicatifs. Ils dévalisent allégrement la malle du théâtre : l'adresse à la salle, le théâtre d'ombres, les lumières stroboscopiques, le genre déjanté, la confiance intime.

**O. qt**

# Réservez ! Les spectacles à ne pas manquer

08/01/2014 | 16h23

✉ Mail

🖨 Imprimer

↪ Share



*"Henry VI" de Shakespeare aux Gémeaux de Sceaux*

Révélation de l'année 2013 au festival Mettre en scène, Thomas Jolly est aux Gémeaux de Sceaux pour **Henry VI** de Shakespeare, Cycle 1 (du 10 au 22 janvier). Cette première partie d'un spectacle consacré à un cycle de trois pièces de Shakespeare est, d'après Hugues Le Tanneur, un pur éblouissement. Quitte à être assis huit heures si l'on voit l'intégrale ou quatre heures, si on opte pour un épisode par soirée, autant y aller enthousiaste !

# Thomas Jolly

**La version d'*Henry VI* bouleverse des salles entières.** Pourtant, il faut s'enquiller 13 heures de spectacle et bientôt 18 quand il aura monté l'intégrale de la pièce cet été à Avignon. Sur scène, aucun gadget, aucune vidéo, juste 21 acteurs qui parcourent presque tout le XVe siècle pendant lequel a vécu ce roi bienveillant et normal. Thomas Jolly a tout juste 30 ans et fait du théâtre comme à l'époque de Shakespeare.

**Théâtral magazine :** *Monter Henry VI, c'est une entreprise titanesque...*

**Thomas Jolly :** Cela fait trois ans que je suis sur ce projet. C'est un peu mon voyage initiatique. J'ai animé un atelier au Théâtre National de Bretagne sur le théâtre Elisabéthain. C'est là que je me suis passionné pour *Henry VI*. C'est Shakespeare jeune qui a écrit, mais il y a déjà quasiment toutes ses pièces contenues dedans, du fantastique, du politique, de la tragédie, de la comédie, du polar, de la romance, du passionnel... *Henry VI*, c'est trois pièces qui relatent quasiment tout le XVe siècle de 1422 à 1471. C'est le siècle de

l'invention de l'imprimerie, de Luther et du protestantisme, de la découverte des Amériques et du développement du commerce et des premières théories capitalistes, de l'invention des armes à feu aussi.

**Quelles sont les grandes lignes de la pièce ?**

Ce n'est pas seulement une course à la couronne entre les deux familles des Lancastre, celle d'Henry et des York, celle de Richard Plantagenêt. Shakespeare nous montre l'amorce de la dégénérescence du monde. Dans la première partie, on commence par de la comédie, on est en pleine guerre de Cent Ans, entre les Anglais et les

Français qui se battent les uns contre les autres, on a deux mondes sur le plateau, plus de cent personnages. Dans la deuxième partie, c'est plus dramatique, le conflit se resserre sur un royaume avec la guerre civile en Angleterre. Et dans la troisième, il se réduit à deux familles (la Guerre des Roses) puis à une seule, celle des Plantagenêt pour finir tragiquement à l'intérieur de Richard III.

“ Pour être assis sur un trône, il faudrait être tordu dans son humanité et dans son corps comme Richard III ?

intéressant. Quand on a commencé à travailler sur le spectacle il y a quatre ans, on a découvert un roi normal, pieux, bienveillant qui pourtant n'arrive pas à faire face. Il va connaître l'un des règnes les plus sanglants et finir assassiné par le futur Richard III. Ça voudrait dire que pour être assis sur un trône, il faudrait être tordu dans son humanité et dans son corps comme Richard III ? Et pendant la campagne présidentielle l'image médiatique de président normal est sortie. Moi je n'appuie pas sur cette idée. Être metteur en scène, c'est donner de la pensée pas des leçons. Mais penser ne va pas de soi. Si on ne

**Henry VI, est un roi pieux, bienveillant, juste, paisible. Dans sa critique sur Rue 89, Jean-Pierre Thi-baudat le compare à François Hollande.**

Je trouve ça très

nous apprend pas, on voit bien qu'on pense de moins en moins et que tout se crispe. Regardez cette année 2013 : on entend les gens dire ouvertement leur homophobie, leur racisme. Et penser, ce n'est pas se prendre la tête ; c'est joyeux, et surtout c'est la clé du discernement citoyen. Si on se souvient bien dans la Grèce antique, on payait une amende quand on n'allait pas au théâtre.

**Pour vous, le théâtre doit faire notre éducation ?**

Shakespeare ne fait pas autre chose. Il écrit *Henry VI* parce qu'Élisabeth Ier a commandé des chroniques historiques pour relater tous les siècles de division en Angleterre et consolider l'idée de nation. Le public cent ans après les faits assiste à sa propre histoire sur le plateau. C'est évidemment très pédagogique. Mon travail est le même ; je mets au défi quiconque, hormis les historiens, de me raconter la guerre de Cent Ans. On n'y comprend rien. Le théâtre peut raconter l'Histoire et sans chercher à imposer une idée ; je mets sur le plateau des éléments qui permettent d'accéder à la lisibilité de l'Histoire.

**Est-ce par souci de lisibilité que vous jouez face public ?**

A close-up portrait of a young man with dark hair and a slight smile, wearing a dark jacket over a dark shirt. The background is dark with some out-of-focus lights.

## Le théâtre joyeux

@ Guillaume Prié

Tout le début du spectacle est joué face public parce qu'on est dans un royaume, et je range les acteurs selon un protocole hiérarchique. Mais au fur et à mesure je déconstruis ce rapport et ça se resserre entre eux. Je mets aussi les acteurs face au public pour créer un peu d'empathie. C'est

une façon de faire des gros plans au théâtre. On oublie que le face public se pratique depuis 2000 ans pour des raisons vocales et d'éclairage. C'est quand le cinéma est

arrivé que tout d'un coup le théâtre a placé les acteurs de profil et de dos. **Quand vous aurez monté la dernière partie, l'intégrale va durer 18 heures. Est-ce une durée raisonnable ?**

Henri VI est une pièce qui ne se regarde pas mais qui se traverse. La durée permet de s'extraire et de ne

pas faire de cet objet qu'un produit culturel. Dans le public, l'organisme reprend le dessus puisqu'on a faim, on a soif, on a sommeil, on a envie d'aller aux toilettes ; la vie est sollicitée, les gens se rencontrent, se parlent, mangent ensemble. Ça crée le grand présent du théâtre.

**Pourquoi avoir choisi Thomas Germaine pour jouer le rôle d'Henri VI ?**

C'est un acteur qui a la voix meurtrie, cassée, quelque chose comme une blessure. Ce que je trouve très pertinent pour jouer

ce rôle, parce qu'Henri VI est un bébé de 9 mois lorsqu'il monte sur le trône et il ne cessera jamais de dire qu'il ne voulait pas être roi. Et puis Thomas a une présence lunaire plus que solaire. Enfin, j'avais besoin d'un acteur qui passe de 9 mois à 51 ans. Thomas est aussi dans ce flou là ; à certains moments on dirait qu'il a 20

ans et à d'autres 35.

**Comment voyez-vous l'avenir du théâtre ?**

Il faut arrêter de dire qu'aller au théâtre va de soi pour tout le monde. Il faut reconquérir le public. J'ai créé un tout petit spectacle qui s'appelle *H6 au carré* et qui est l'intégrale de la pièce *Henri VI* en 45 minutes sur 6 m<sup>2</sup> avec quatre acteurs. On le joue dans les cours d'école, sur les places des villages, dans les salles des fêtes, dans les hôpitaux, en prison... pour que les gens n'aient pas peur de pousser la porte d'un gros théâtre. Le théâtre est fait pour tout le monde.

*Propos recueillis par HC*

---

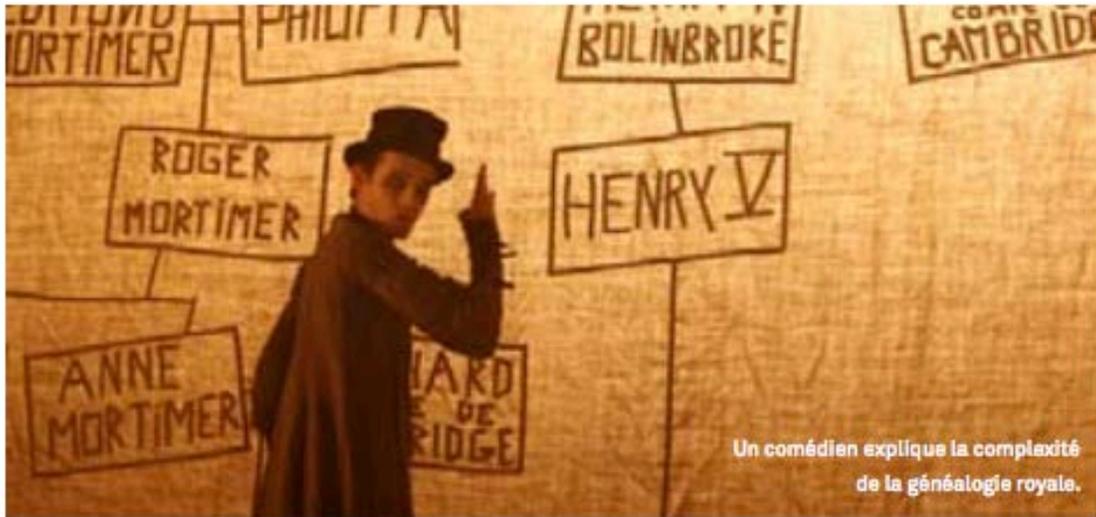
■ *Henry VI, de Shakespeare, mise en scène de Thomas Jolly. Episodes 1 et 2 Les Gêmeaux, 49 avenue Georges Clémenceau 92330 Sceaux, 01 46 61 36 67, du 10 au 22/01*  
*Théâtre de Cornouailles, Quimper, 1/02*  
*Nouveau théâtre d'Angers, 8/02*

---

LES GÉMEAUX, SCEAUX  
DE SHAKESPEARE / MES THOMAS JOLLY

# HENRI VI (CYCLE 1)

**Thomas Jolly et sa troupe de la Piccola Familia bousculent les us du théâtre formaté par mauvaise habitude et nous embarquent dans l'œuvre de Shakespeare comme dans une saga profonde, tout autant comique que tragique et poétique. Enthousiasmant!**



© Nicolas Joubert

Un comédien explique la complexité de la généalogie royale.

Quelle chevauchée ! Menée avec belle audace, inspiration et autant de générosité ! Quand le rideau tombe et emporte dans sa nuit la ferveur collective, après huit heures de traversée dans les méandres de l'humain et les sombres alcôves de l'histoire, le théâtre longtemps continu de vibrer, laissant la déflagration tragique doucement se loger au creux du présent. C'est que le jeune Thomas Jolly sait y faire pour ravir la connivence du public et frayer un chemin dans l'épaisse futaie des quelque 15 actes, 150 personnages et près de 10 000 vers que compte *Henri VI*. Rivalités de clans, procès en légitimité, luttes d'influence, ambitions personnelles, trahisons, complots

et assassinats : Shakespeare ourdit une vertigineuse plongée au cœur du pouvoir suprême, retraçant cinquante années de règne de celui qui fut proclamé roi à l'âge de neuf mois, à la mort de son père Henry V, et succomba sous les traîtres coups du futur Richard III en 1471, affrontant la guerre de Cent Ans, la guerre des Deux-Roses et la guerre civile. Composée en 1592, cette vaste fresque se situe à la jonction du théâtre du Moyen Âge, qui brosse des chroniques historiques en visions amples et allégoriques, et de l'art de la Renaissance, qui dessine, dans les fissures de l'ordre théologique, l'homme face à son destin, en proie à ses questionnements sur le monde et le sens de

l'existence. Thomas Jolly épouse à merveille l'évolution de la théâtralité. Il fait d'abord jouer à plein tous les artifices du théâtre et les ressorts comiques de la pièce, quitte à trop forcer sur les effets grandguignolesques et les gags à la Monty Python.

### **D'UN MONDE À L'AUTRE**

Avec un rien pourtant, quelques accessoires détournés et transformés par le pouvoir de l'imagination, il bâtit un monde. L'interminable guerre de Cent Ans tourne à la farce, les querelles entre médiocres puissants révèlent leurs vaniteux fondements et leurs mesquins stratagèmes. Quant à Jeanne d'Arc, en perruque bleue et harnais tout cuir, elle livre bataille en pétroleuse sacrament déculottée. Porté par une troupe à l'unisson, le feuilleton avance avec allure, ponctué d'entractes et d'interventions d'une facétieuse rapsode qui résume les épisodes précédents, raille les idées du metteur en scène et les costumes, commente l'état de la troupe ou s'inquiète du bien-être des spectateurs. Thomas Jolly et

sa Piccola Familia maîtrisent avec brio les variations de rythme et le mélange des genres, tant et si bien qu'ils nous entraînent au plus profond du tragique. Sans décor grandiloquent, ni poses hiératiques, mais avec inventivité, vitalité, poésie et humour. Peu à peu, s'opère le basculement d'une époque à l'autre : à l'ordre providentiel régi par le divin, succède un monde où l'homme peut tracer la destinée. Un monde où l'opportunisme, le cynisme et la manipulation peuvent aussi piétiner la vertu.

**Gwénola David**

**Les Gémeaux**, 49 av. Georges-Clémenceau, 92330 Sceaux. En alternance, du 10 au 22 janvier 2014, à 20h00, sauf dimanche à 15h, relâche lundi et jeudi 16 janvier. Intégrale du cycle 1 : dimanche 12 et dimanche 19 janvier. Tél. 01 46 61 36 67. Spectacle vu au Théâtre national de Bretagne. Durée du cycle 1 : 8h30 en intégrale avec entractes.

Réagissez sur [www.journal-laterrasse.fr](http://www.journal-laterrasse.fr)